

## COMPTES RENDUS DE LECTURE

**Bruno Bertherat (dir.), *Les sources du funéraires en France à l'époque contemporaine*, Editions Universitaires Avignon et des pays de Vaucluse, juin 2015, INBN : 978-2-35768-044-9, 398 p**

En vue de contextualiser cette livraison parue en juin 2015, Bruno Bertherat écrivait qu'elle : « trouve son origine dans deux journées d'étude [...] consacrées avec Christian Chevandier aux sources du funéraire les 10 et 11 septembre 2013 à l'Université d'Avignon et des Pays de Vaucluse (p. 27) ». Dans cet ouvrage, la question de la mort est abordée différemment, car ce n'est pas la mort en elle-même qui est objet d'étude et de questionnements, mais les traces qu'elle laisse sur les monuments, les stèles, les tombes, les épitaphes, l'épigraphie, la médecine, les rites et rituels, la justice (les rapports d'autopsie et la médecine légale)... Celles-ci, constituent inévitablement des sources pour toute investigation ayant pour objet « le funéraire ». Elles sont aussi des éléments pour « [...] bâtir une histoire de l'environnement social et politique de la mort » (p. 131). Et B. Bertherat disait : « Il nous a semblé en effet opportun de revenir aux sources, celles qui nourrissent les travaux des chercheurs. Elles sont au cœur de l'histoire de la mort, puisqu'elles renvoient aux discours et aux pratiques liées aux funérailles et au deuil. » (p. 28).

L'ouvrage est le fruit de trente-quatre contributions de chercheurs<sup>1</sup>. Il est composé de trois parties. La première est consacrée aux « institutions, entreprises et associations » dans laquelle l'article de Yann Scioldo-Zürcher est en relation directe avec l'histoire de notre pays, « Construire une histoire de la mort en Algérie coloniale ». Quant à la deuxième, elle est réservée à « la diversité des sources ». Là, sont abordés « la sociologie du travail funéraire » par Julien Bernard et l'apport des archéologues par Didier Paya. Ajoutons à cela, « la redécouverte du cimetière juif de l'Isle-sur-la-Sorgue (Vaucluse) ». D'autres sources sont mises en exergue. Ce sont soit des sources traditionnelles, nouvelles ou inattendues. Des données importantes sont récupérées grâce à l'histoire du cercueil, le petit

---

<sup>1</sup> Ardagna, Y., Bellanger, E., Belle, V., Bernard, J., Bertherat, B., Bertrand, R., Boehm, T., Carol, A., Chevandier, Ch., Deflorenne, X., Duteil-Ogata, F., Fogacci, T., Gleize, B., Groud, G., Guyonnet, F., Héran, E., Hidiroglou, P., Kirschleger, P.-Y., Lalouette, J., Lavergne, D., Marx, J., Menenteau, S., Nonnis-Vigilante, S., Paya, D., Picardn, N., Renaudet, I., Roman, Th., Robin, S., Sauget, S., Scioldo-Zürcher, Y., Sierra Blas, V., Sylvain, M., Trompette, P., Vidor, G.-M.

meubles funéraires anciens, la publicité funéraire, le numérique et Internet. En fin, la troisième partie porte sur la valorisation, les perceptions et la comparaison. L'introduction faite par Régis Bertrand et Isabelle Renaudet rappelle que « conserver les restes, les monuments, les souvenirs, ou du moins en conserver des traces, et aussi faire mieux connaître ce patrimoine. Telle est la problématique des études rassemblées dans cette partie » (p. 261). Il s'agit ici d'étudier en profondeur les enjeux de la conservation et de l'exposition, par exemple des derniers portraits par les musées et le rôle des commissaires d'expositions et l'exposition des restes humains en relation avec le droit. L'ouvrage laisse une marge de manœuvre à la comparaison et aux regards croisés. Quatre espaces et pays sont mis en exergue : la Belgique, l'Italie, l'Espagne et la France. Un article est très proche de ce que réalise, depuis neuf ans, une équipe de recherche au CRASC sur les inscriptions funéraires<sup>2</sup> celui de Gian Marco Vidor intitulé : « Écrits pour les morts. Les graffitis et les messages sur papiers dans les cimetières : fragilité d'une source historique (Espagne, France, Italie) ».

L'ouvrage s'achève par une conclusion générale de Christian Chevandier montrant que « les chercheurs furent en nombre, de diverses disciplines. Des historiens, qui savent à quel point les sources sont précieuses, mais aussi un sociologue, qui comme les anthropologues peut solliciter, construire même son matériau. Les archéologues y avaient toute leur place, tant l'invention de matériaux funéraires relève de leur domaine » (p. 369). L'ouvrage participe à combler un vide déjà remarqué par Lucien Febvre en 1941 qui disait : « Nous n'avons pas l'histoire de l'amour, qu'on y pense. Nous n'avons pas d'histoire de la mort [...] J'indique une direction de recherche ». (p. 374).

---

<sup>2</sup> Projet de recherche « Les inscriptions sur les stèles funéraires dans l'ouest algérien : permanence et évolution », 2009-2012

Projet de recherche « La nécrologie dans la presse écrite en Algérie : composantes et caractéristiques », 2013-2017.

Après la conclusion, on trouve une chronologie indicative commençant de 1736, date d'extension du cimetière juif d'Isle-sur-la-Sorgue (p. 375) et se terminant le 28 août 2014, date de la remise officielle (au Muséum national d'histoire naturelle, France) du crâne du chef kanak Atai<sup>3</sup>, mort en 1878,. En dernier, une bibliographie riche s'étalant sur plus d'une dizaine de pages est mise à la disposition de ceux qui s'intéressent ou veulent s'intéresser à l'histoire de la mort.

**Mohamed HIRRECHE BAGHDAD**

**Récit autobiographique, *Oujda qui m'habite. Souvenirs des années cinquante/soixante*, d'Ahmed Hammoumi, Editions. Anwar-el-Maârifa, Oran, 2012, 236 p**

Dans son ouvrage, *Oujda qui m'habite. Souvenirs des années cinquante/soixante*, Ahmed Hammoumi se livre à un exercice rétrospectif et un travail introspectif pour fouiller, voire fouiner méticuleusement dans son passé et sa mémoire afin de faire surgir des événements ayant jalonné son enfance et qu'il tente dans ce récit mémoratif, au rythme très alerte et vivifiant, de les communiquer à ses lecteurs sur un ton enjoué et badin. C'est de l'enfance de son époque, sous la colonisation française du Maroc, en terre d'exil aux dures réalités, enfance espiègle et prodigieuse, studieuse et inventive, mais combien innocente, spontanée et amusante. Ce récit autobiographique (236 pages) se présente comme une succession de scènes de la vie quotidienne de la communauté dans laquelle a évolué l'auteur/personnage/narrateur à Oujda. Ces nombreux tableaux de la vie sociale avec toutes ses valeurs et ses coutumes, ses croyances et ses pratiques, sa foi et sa ferveur, sa langue et ses usages, sont organisés en vingt-deux chapitres portant des titres informatifs sur leur contenu, (ex : « Aharrach » (le quartier), « Le four banal », « La place commerçante », « Jamâa Dalia », « L'école coranique », « Le Ramadan », « L'Aïd el Kébir » ...). Il faut noter tout particulièrement la profusion magistrale des descriptions qui s'affichent dans la tradition de l'écriture réaliste par l'extrême importance accordée au moindre petit détail des lieux et des objets, jaugés, étudiés, examinés et décrits avec minutie octroyant à la langue une grande véracité. Le rôle de la description est plus

---

<sup>3</sup> Atai, « grand chef » kanak de Komalé, mène en 1878 l'insurrection kanak contre les colonisateurs français dans la Nouvelle-Calédonie, il sera finalement tué par un auxiliaire kanak. Cent trente-six ans plus tard, l'Etat français s'est décidé à les restituer, jeudi 28 août, à leurs descendants.

didactique car relevant de l'ordre du discours : l'auteur tient à expliquer aux lecteurs le monde dans lequel il a réellement vécu et à leur faire découvrir son expérience. La re-mémoire tente de ressusciter fébrilement dans une investigation totale et un réalisme « objectif » ce qui a fait le quotidien de l'auteur et qui a façonné son être. Quant au prologue, il fait figure d'un espace paratextuel inaugurant l'ouvrage. L'instance auctoriale propose les motivations qui président à l'écriture de ses mémoires : c'est le rejet de la « civilisation » moderne, des progrès fulgurants de la techno-science qui dérangent la quiétude des rapports entre humains et déstabilisent leur coexistence. Dans un élan nostalgique, dans une confession lucide, l'auteur célèbre avec allégresse la vie communautaire traditionnelle telle qu'il l'a vécue au sein de la population des « Oujada », dans les élans d'une enfance insouciant. Cette population a vécu dans la méconnaissance totale du modernisme et de l'hégémonie de la matière plus prompts à dénaturer la vie de l'homme et son contact à ses semblables : « Le sentiment que j'éprouve pour Oujda est ressenti pour tout être humain pour son lieu natal (...). Avec l'âge, avec le changement qui intervient continûment dans les mœurs, dans la société, les progrès technologiques, le retour à l'enfance constitue une sorte de protection contre l'agression de la 'civilisation'. » (p.7). Dans cette logique, l'écriture de l'enfance devient pour A. Hammoumi un espace salutaire pour dire les bonheurs des temps passés dans l'espace de la paratopie<sup>1</sup> d'un sujet (créateur) discursif.

Ce texte s'inscrit dans l'ordre du genre autobiographique, les écrits de l'intime, du « je ». Il se distingue par sa dimension aiguë d'authenticité et semble satisfaire aux modalités énonciatives du genre autobiographique tel que défini par Philippe Lejeune : « pour qu'il y ait autobiographie, il faut qu'il y ait identité nominale de l'auteur, du personnage et du narrateur »<sup>2</sup>. En effet, le texte est parsemé à volonté d'indices redondants de référentialité renvoyant à l'identité individuelle et familiale de l'auteur (citons quelques-uns : « H'mida », l'auteur-lui même (110), « Les deux frères Hammoumi » (Ahmed et Hassan ; les deux écoliers) (86), les frères et sœurs : « Hassan (108), « Fatima, notre sœur aînée » (109), « Khadidja », « Aïcha », « Mustapha », « l'oncle « L'Mastpha », « l'oncle maternel Adelmadjid » (209) en plus de « Mère » et « Père » De plus, le pacte autobiographique trouve sa pleine réalisation et se confirme largement dans tous les autres chapitres relatant l'histoire de l'enfance de

---

<sup>1</sup> Maingueneau, D. (2004), *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin.

<sup>2</sup> Lejeune, Ph. (1975), *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, p. 15

l'auteur avec des marques de la spatialité très précises d'Oujda (maison familiale, rues, quartiers, écoles, collèges, mosquées, lieux publics ..., tous les noms propres reportés (famille, proches, voisins, camarades de classe, amis, ...). Bien plus, l'auteur implante dans le tissu narratif quelques photographies comme pièces à conviction et en guise de vérité. Le « Je » de l'auteur-narrateur-personnage est des plus stables, son discours est monologique, homogène comme le voudrait le genre autobiographique traditionnel. L'auteur-énonciateur veut célébrer la vie de sa communauté ou régnait partage, solidarité, convivialité, don de soi et paix. Un tableau humain où la vie se construit sur les efforts conjugués de tout un chacun au quotidien.

Théoriquement, il est admis que l'autobiographie (tout comme la biographie) est un texte qui tend à l'« objectivité ». Elle n'a pas l'impérieuse prétention toute esthétique de représenter le « réel » ou de le travestir comme le roman mais vise plutôt le « vrai », la véridiction. Ce type de récit peut être soumis à l'épreuve d'une vérification. Ce « pacte référentiel » est selon P. Lejeune inclus dans le « pacte autobiographique ». On peut constater que A. Hammoumi a scellé un « pacte référentiel » avec ses lecteurs qu'il assume en son âme et conscience, en dépit de l'intensité des émotions qui le secoue pour se « livrer » dans une entreprise de dévoilement bien recherchée et combien difficile à réaliser : « Revenir à son enfance n'est rien moins que se livrer – d'abord à soi-même – et livrer les matériaux qui vous ont façonné tout au long des jours (...). Le temps passé devient cette aire spatio-temporelle nimbée d'émotions et de sentiments (...) dans un moment d'extrême lucidité et si vous avez écarté toute censure rédhitoire – vous tournez la tête pour regarder derrière vous. » (Prologue p. 8)

Au travers de ce discours laudatif de la vie traditionnelle et de la remise en question des valeurs du modernisme qui fondent l'écriture de ces mémoires, perce une posture esthétique et littéraire dont la finalité est le désir d'être autrement et la quête d'un espace social plus équilibré. Et peut-être la quête d'identité d'un sujet perplexe ou tourmenté. Néanmoins, une question mériterait d'être posée : ne faudrait-il pas penser à re-fonder, re-construire les rapports humains sur un métissage des valeurs passé/présent ?

*Oujda qui m'habite. Souvenirs des années cinquante/soixante* est finalement un récit très agréable à lire d'autant plus qu'il est parcouru par un humour très fin et des péripéties narratives hilarantes.

**Faouzia BENDJELID**



Centre de Recherche en Anthropologie Sociale et Culturelle

# Corporéité et marginalité dans le roman algérien contemporain

Sous la direction de  
Faouzia BENDJELID

Editions   
edasac